

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

par M. Gérard NAUROY, membre titulaire

Pourquoi s'intéresser aujourd'hui à Constantin ? Il fait partie pour le grand public de ces figures lointaines dont on ne connaît guère que le nom. Vous savez sans doute que Constantin est le premier empereur romain à s'être converti au christianisme, peut-être savez-vous qu'à la veille d'une bataille décisive il a vu en songe le signe de la Croix, qu'il a fait graver sur les étendards de ses soldats. Si vous vous rendez à Rome, vous n'échappez pas à son arc de triomphe, qui se dresse, majestueux, à côté du Colisée. Dominant le Forum, vous apercevez les voûtes imposantes de sa basilique. Aux musées capitolins, vous avez sous les yeux la statue colossale en bronze du grand empereur, avec les attributs du pouvoir impérial ; vous l'aviez déjà vu, en marbre cette fois et en morceaux (la tête, les doigts, les pieds), dans la cour intérieure de ce même musée. À Saint-Pierre, vous ne pouvez manquer, sous le porche, la statue de Constantin sculptée par Le Bernin. Ainsi Constantin apparaît au visiteur de Rome comme un trait d'union entre deux mondes, car en construisant les grandes basiliques dites « constantiniennes », il a fait de la Rome païenne, qu'il incarne encore, une ville désormais chrétienne.

Mais cette conversion de Constantin n'a cessé, depuis le IV^e siècle, de faire débat et, si les termes s'en sont modifiés, ce débat se poursuit aujourd'hui encore, comme en témoignait tout récemment, sur *Arte*, dans la série « Apocalypse » de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, le désaccord des spécialistes.

I. LA BATAILLE DU PONT MILVIUS

C'est en 306 que Constantin apparaît dans un rôle de premier plan à la tête de l'Empire romain. Cette année-là son père Constance Chlore, qui était dans le système tétrarchique l'un des deux Augustes, meurt de maladie à York ; un coup d'État des troupes de Bretagne désigne Constantin pour succéder à son père. Il devait avoir un peu plus de 30 ans. Quelques années plus tard, après avoir conquis la Gaule et les Espagnes, il veut s'assurer le leadership en Occident ; pour cela, il lui faut affronter Maxence, qui régnait en principe sur la partie occidentale de l'Empire, mais en fait, après les conquêtes de Constantin, son

autorité ne s'exerçait plus que sur la seule Italie. La bataille décisive eut lieu au pont Milvius, à quelques kilomètres au nord de Rome, le 28 octobre 312.

Cette rencontre est considérée comme un événement crucial dans le destin de l'Empire romain ; ainsi Paul Veyne dans un ouvrage récent écrit : « Un des événements décisifs de l'histoire occidentale et même mondiale s'est produit en 312 dans l'immense Empire romain (1) », un jugement qui ne fait que reprendre celui de l'historien irlandais John Bagnell Bury au début du xx^e siècle : « La révolution religieuse faite par Constantin en 312 a peut-être été l'acte le plus audacieux qu'ait jamais commis un autocrate, en défiant [...] ce que pensait la grande majorité de ses sujets (2). » La cause semble entendue (3) : à la veille de la bataille du pont Milvius, Constantin serait devenu chrétien, entraînant l'Empire romain à adhérer avec lui à la nouvelle religion. Cette *communis opinio* mérite cependant d'être soumise à l'examen attentif des textes anciens qui relatent l'épisode du pont Milvius.

Rappelons d'abord l'événement lui-même, en prenant pour guide l'*Histoire nouvelle* de Zosime. Selon cet historiographe païen de la fin du v^e siècle, Constantin aurait rassemblé une armée de 90 000 fantassins et 8 000 cavaliers contre 188 000 hommes du côté de Maxence. Il franchit les Alpes au col du Mont-Genèvre, s'empare de Suse, puis de Milan qui se rend à lui sans coup férir. À Vérone, il défait un gros contingent commandé par Pompeianus, le préfet du prétoire de Maxence. Après avoir assuré ses arrières, il arrive au nord de Rome, où l'attendait son adversaire au lieu-dit *Saxa Rubra*, à moins de dix kilomètres du Forum romain. Maxence avait fait construire près du pont Milvius un pont flottant supporté par des embarcations, qu'il avait doté d'un système d'escamotage dans l'espoir de précipiter dans le fleuve les troupes ennemies. Mais ce stratagème se retourne contre lui, car ses hommes, acculés le dos au Tibre, ploient sous le choc de l'armée adverse et se replient en désordre, s'engageant sur le pont qui s'écroule sous leur masse et précipite dans le fleuve

-
1. *Quand notre monde est devenu chrétien* (312-394), Paris, Albin Michel, 2005, p. 9.
 2. BURY (J.B.), *History of the Later Roman Empire from the Death of Theodosius I to the Death of Justinian*, rééd. 1958 (1923¹), New York, Dover Books, col. 1, p. 360. Voir aussi DEMANDT (A.), *Die Spätantike. Römische Geschichte von Diokletian bis Justinian (284-565 n. Chr.)*, München, Verlag C.H. Beck, 1989, p. 66 (nous traduisons) : « La bataille du pont Milvius est l'un des événements décisifs de l'histoire mondiale, car elle fonde la victoire du christianisme. Comment et quand Constantin a-t-il rencontré pour la première fois la nouvelle religion, nous ne le savons pas. Mais on ne peut guère douter que l'empereur ait porté un vif intérêt aux questions religieuses, qu'après sa victoire il ait vu dans le christianisme la vraie religion et qu'il ait cru que sa diffusion représenterait une bénédiction pour l'Empire. »
 3. Pour se borner à deux exemples, pas plus McMULLEN (R.), *Christianisme et paganisme du iv^e au viii^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1998, p. 15 : « La conversion de Constantin en 312 avait eu des conséquences presque immédiates », que VEYNE (P.), *Quand notre monde est devenu chrétien*, op. cit., p. 111 : « Oui, un beau jour de 312, Constantin a décidé qu'il était chrétien », ne contestent ce qui semble accepté comme une vulgate.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

Maxence lui-même, qui s'y noie. Le lendemain Constantin entre dans Rome. Le Sénat, aussitôt rallié, lui confère l'épithète de *Maximus* et décide de lui ériger un arc de triomphe, qui sera inauguré en 315.

On notera la prudence de l'expression *instinctu diuinitatis*, « poussé (ou inspiré) par la divinité (ou par une divinité) », qu'on lit sur l'inscription de l'arc : elle révèle l'esprit religieux de l'empereur, mais pouvait satisfaire aussi bien les païens que les chrétiens. Trois mois après la bataille, Constantin quitte Rome au début de 313, sans doute après avoir inauguré la basilique dite de Maxence sur le Forum romain, où l'on a retrouvé les fragments de sa statue colossale. Il rencontre à Milan, en février 313, son collègue Licinius, maître de la partie orientale de l'Empire ; les deux empereurs publient conjointement une lettre fameuse, le prétendu édit de Milan, en faveur de la liberté de culte, qui confirme et étend les dispositions favorables aux chrétiens prises dès avril 311 par Galère, qui régnait alors sur l'Orient.

II. LE TÉMOIGNAGE DES HISTORIENS CHRÉTIENS : NAISSANCE DU MYTHE

Pour comprendre ce qui s'est réellement passé au pont Milvius le 28 octobre 312 – cette bataille a-t-elle été l'occasion de la conversion de Constantin, frappé par une lumière et une voix célestes comme Paul sur le chemin de Damas ? –, il importe de relire les témoignages des historiens anciens sur cet événement et d'analyser le contexte, surnaturel et miraculeux, dans lequel la tradition chrétienne l'a placé. D'autres documents, textes de lois, inscriptions, monnaies en particulier, seraient à prendre en compte, mais nous voulons ici nous borner à relire ces textes des IV^e et V^e siècles, chrétiens comme païens. Aucun d'eux ne saurait être lu avec candeur comme un témoin objectif et fiable sur le cheminement spirituel de Constantin (4), mais sous les intentions hagiographiques des uns, balancées par les critiques polémiques des autres, nous espérons dérober à ces pages partisans, moins soucieuses de l'âme que du pouvoir, des indications, sans doute fugaces, sur les vrais chemins de la conversion chez Constantin.

Les deux premiers témoins sont les pages d'Eusèbe de Césarée dans l'*Histoire ecclésiastique* et de Lactance dans son pamphlet *Sur la mort des persécuteurs*. Ce sont, en quelque sorte, les récits fondateurs de la tradition, les seuls qui soient chronologiquement proches de l'événement, avec, du côté païen, le

4. On a parfois considéré que le récit chrétien de cette bataille n'était rien d'autre qu'une fiction forgée ultérieurement, voir GRÉGOIRE (H.), « La vision de Constantin "liquide" », *Byzantion* 14, 1939, p. 341-351.

Panegyrique IX (5). Rappelons que les deux historiens chrétiens ont connu et même fréquenté Constantin : l'un, Lactance, a été le précepteur à Trèves de son fils Crispus et lui a dédié son grand livre apologétique, les *Institutions divines* ; quant à Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine, il a joué un certain rôle auprès de l'empereur pendant la dernière période de sa vie entre 324 et 337, avant de devenir son biographe.

A. Le texte d'Eusèbe dans son Histoire ecclésiastique.

Le texte d'Eusèbe (6) présente Constantin comme un homme pieux, fils d'un père lui-même « très pieux et très sage ». Il est déjà chrétien, puisqu'il invoque, avant de combattre, « comme allié dans ses prières le Dieu céleste et son Verbe, le Sauveur de tous, Jésus-Christ lui-même ». Dans une antithèse simpliste, le tyran qu'il affronte est désigné, lui, comme la figure de l'impiété. Dans la réalité, Constance Chlore, le père de Constantin, était sans doute monothéiste comme beaucoup d'intellectuels païens de son temps, mais il n'était pas chrétien ; quant à Maxence, il se montra plutôt tolérant envers les chrétiens, que ce soit par conviction ou par calcul politique, et c'est donc indûment que l'historiographie chrétienne l'a rangé parmi les persécuteurs.

Quoi qu'il en soit, Constantin incarne ici la liberté face à la tyrannie et la vraie foi face à l'impiété, car son rival recourt aux pratiques païennes les plus discréditées comme la magie, condamnée par la Rome antique elle-même. L'intention de noircir Maxence est manifeste. Quant à Constantin, Eusèbe souligne son « alliance » avec Dieu, la présence de la « main de Dieu », de la « force de Dieu » à ses côtés dans la bataille, mais sans recourir à une représentation merveilleuse ou à l'évocation d'un prodige.

Comme le sculpteur du bas-relief de l'arc de Constantin qui représente de manière pathétique la noyade de Maxence et de ses hommes dans les eaux du Tibre, l'historien chrétien met l'accent lui aussi sur la noyade, qui pour lui

-
5. Le *Panegyrique IX*, discours païen prononcé à Trèves à la fin de l'été ou au début de l'automne 313 (voir *Panegyriques latins*, éd. P. GALLETIER, CUF, t. 2, p. 105-106), est sans doute le premier texte parmi ceux qui sont parvenus jusqu'à nous à faire état de la bataille du pont Milvius. La première édition de l'ouvrage de Lactance, *De la mort des persécuteurs*, rédigé à Trèves quand son auteur était précepteur de Crispus, date de 313-315, voir PALANQUE (J.-R.), « Sur la date du *De mortibus persecutorum* », dans *Mélanges d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire offerts à J. Carcopino*, Paris, 1966, p. 711-716 ; on ne met plus en doute aujourd'hui l'authenticité lactancienne de ce texte. Pour les liens entre Constantin et Lactance, voir HEIM (Fr.), « L'influence de Constantin sur Lactance : sa théologie de la victoire », dans FONTAINE (J.) et PERRIN (M.) (éds), *Lactance et son temps. Recherches actuelles*, Paris, Beauchesne, 1978, p. 55-70. Quant à l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, ce vaste ouvrage, commencé peut-être dès 303, est resté longtemps en chantier et a connu plusieurs éditions successives, chaque fois corrigées et complétées ; l'épisode du pont Milvius a pu apparaître dès une édition qu'on peut situer en 316, au plus tard dans une édition révisée en 324.
 6. *Histoire ecclésiastique IX*, 9, 2-7 (entre 313 et 316), trad. G. Bardy, « Sources Chrétiennes » 55, p. 61-63 ; voir texte 1.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

constitue le prodige ou le miracle (*paradoxia*) révélateur de l'intervention divine. Car pour Eusèbe, et c'est la véritable intention de son récit, la bataille du pont Milvius est une réplique de l'épisode biblique de la traversée de la mer Rouge, dont les eaux s'étaient séparées pour livrer passage au peuple hébreu fuyant les armées de Pharaon (7). Mais ici le poursuivant n'est plus Pharaon, mais Constantin, nouveau Moïse, et c'est le poursuivi, Maxence, qui endosse la tunique de Pharaon l'impie. Au prix de cette interversion des rôles, Eusèbe inscrit dans la perspective de l'histoire chrétienne du salut l'épisode du pont Milvius, qui accomplit dans la plénitude ce que préfigurait dans le livre de l'*Exode* l'entrée des Hébreux en Terre promise. Néanmoins, à la différence de ce qui s'est passé lors de la traversée de la mer Rouge, aucun élément proprement surnaturel n'influence ici le sort de la bataille, décrite sobrement avec l'évocation du pont de bateaux construit par Maxence, qui s'est rompu sous le poids de ses propres troupes en fuite : seul le sens donné à l'échec et à la mort sans gloire de Maxence relève d'une interprétation chrétienne.

B. Le récit de Lactance

Lactance (8), en revanche, ajoute un ornement, dans lequel on peut voir la première étape, et en même temps le noyau dur, de l'élaboration du mythe : il s'agit du songe de Constantin pendant la nuit qui précède la bataille. Une apparition lui enjoint de faire graver le signe du Christ sur les boucliers de ses soldats. Ce songe connaîtra une grande fortune dans la tradition chrétienne. Mais l'auteur ne précise pas qui (un ange ou le Christ lui-même) apparaît à Constantin pour l'inviter à combattre sous le signe divin – le chrisme (un *chi* traversé par un *rho*) ou la croix monogrammatique (un *chi* redressé en forme de croix, et dont le jambage supérieur se termine par une boucle de manière à former un

-
7. Thème fréquent sur les sarcophages, où saint Pierre en particulier est présenté comme un nouveau Moïse, entouré de soldats équipés comme les troupes de Constantin au pont Milvius, cf. PIETRI (Ch.), « Constantin en 324. Propagande et théologie impériales d'après les documents de la *Vita Constantini* », dans *Crise et redressement dans les provinces européennes de l'Empire (milieu du III^e-milieu du IV^e siècle ap. J.-C.)*, Université de Strasbourg, 1983, p. 63-90 (repris dans ID., *Christiana respublica, Éléments d'une enquête sur le christianisme antique*, t. 1, Rome, École française de Rome, 1997, p. 253-280), ici p. 87 (= p. 277). L'exégèse typologique a développé ce motif, y voyant une figure de l'initiation chrétienne, et dans le bâton de Moïse une image de la croix, voir DULAËY (M.), « *Des forêts de symboles* ». *L'initiation chrétienne et la Bible (I^{er}-VI^e siècles)*, Paris, Le Livre de Poche, 2001, p. 132-133.
 8. *Sur la mort des persécuteurs*, 44, 1-9 (316), trad. J. Moreau, *SC* 39, p. 126-127 ; voir texte 2.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

rhô) (9). En tout cas, Constantin obéit et remporte la victoire. De son côté, Maxence, suivant les usages religieux du paganisme, avait consulté les Livres sibyllins (chez Eusèbe, il recourait à la magie), qui se jouent de lui par l'oracle ambigu qu'ils rendent en déclarant que « cette journée verra périr l'ennemi des Romains ». C'est dire que Dieu est un, puisque les livres païens aussi rendent un oracle véridique en accord avec le songe de Constantin, mais d'un côté le message adressé à Constantin est clair et prospectif, suggérant à l'homme un libre choix, de l'autre il est équivoque et placé sous le signe d'un destin fatal sur lequel Maxence, aveuglé, a peu de prise.

Dès lors, le combat n'est pas celui de deux forces humaines, de deux armées qui mesurent leur bravoure respective, car, précise Lactance avec presque les mêmes mots qu'Eusèbe, « la main de Dieu s'étendait au-dessus du combat ». Ce texte reste muet sur les états d'âme de Constantin : quels étaient ses sentiments à l'égard du christianisme avant le songe, quel changement s'est opéré en lui à cette occasion ? Le Dieu chrétien est-il pour lui une divinité parmi d'autres ou déjà un dieu exclusif ? Le texte ne donne pas de réponse à ces questions. La bataille elle-même est décrite, comme chez Eusèbe, de manière très concise : le pont coupé (par qui ? quand ? est-ce un pont de bateaux construit par ruse pour l'occasion, comme l'écrivait Eusèbe, ou le pont Milvius lui-même ?) empêche la fuite de Maxence, qui est précipité avec les siens dans le Tibre.

C. *Le second récit d'Eusèbe dans la Vie de Constantin*

Le second récit d'Eusèbe se lit dans la *Vie de Constantin*. Il s'agit d'un éloge plutôt que d'une biographie, rédigé peu après la mort de l'empereur en 337 (10). Ce texte enrichit l'ornementation hagiographique du noyau initial, en

-
9. Sur la forme précise de ce signe et les débats qu'elle a suscités, étude de référence de MARROU (H.-I.), « Autour du monogramme constantinien », dans *Mélanges É. Gilson*, Toronto-Paris, 1959, p. 403-414, repris dans *Tempora christiana*, Rome, École française de Rome, 1978, p. 239-250 ; voir le bref état de la question dans LANÇON (B.), *Constantin* (306-337), coll. « Que sais-je ? » n° 3443, Paris, PUF, 1998, p. 103. Pour PIETRI (Ch.), *Histoire du christianisme*, t. 2 : *Naissance d'une chrétienté* (250-430), Paris, Desclée, 1995, p. 194, il s'agit d'un « chi traversé par une haste formant une boucle dans sa partie supérieure », autrement dit un *chi* traversé par un *rhô*, les deux premières lettres du nom du Christ ; sur l'ambiguïté de ce signe, peut-être solaire, dont aurait joué Constantin, voir ROUGÉ (J.), « À propos du manuscrit du *De mortibus persecutorum* », dans FONTAINE (J.) et PERRIN (M.) (éds), *Lactance et son temps. op. cit.*, p. 19-22.
 10. Voir texte 3. L'authenticité eusébiennne n'est plus mise en doute, état de la question dans WINCKELMANN (F.), « Zur Geschichte des Authentizitätsproblems der *Vita Constantini* », *Klio* 40, 1962, p. 187-243, ainsi que PIETRI (Ch.), « Constantin en 324 », art. cité *supra* n. 7, qui, analysant les divers textes attribués au prince et insérés dans la biographie d'Eusèbe, conforte par de nouveaux arguments la position des partisans de l'authenticité eusébiennne.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

même temps qu'il corrige, quelque vingt ans plus tard, certaines données du fragment de l'*Histoire ecclésiastique*. Sur la vie intérieure de Constantin nous trouvons, cette fois, des informations plus précises, et de première main si l'on en croit l'auteur, qui insiste sur cette qualité de confident de l'empereur, de témoin direct. Constantin, fils d'un empereur qui avait foi en un dieu unique (pas forcément le dieu chrétien), adhère, lui aussi, à la conviction que Dieu est Un, mais il est encore en quête du nom à lui donner. Eusèbe reconnaît ainsi qu'il n'est pas encore chrétien, alors que, dans l'*Histoire ecclésiastique*, il le présentait, peut-être en un raccourci illusionniste, comme déjà chrétien. La *Vie de Constantin*, elle, nous présente un homme anxieux, préoccupé par la question du divin, parfaitement représentatif de cette époque d'inquiétude métaphysique qu'a si bien décrite un autre historien irlandais, Eric Robertson Dodds, dans un petit livre classique (11). Constantin s'interroge donc et observe que, de tous les empereurs contemporains, son père Constance est le seul à avoir échappé à une mort violente, sans doute parce qu'il n'a pas été, comme les autres, un persécuteur des chrétiens.

C'est au moment où Constantin se trouvait dans ces dispositions d'esprit – Dieu ne se manifeste qu'à celui qui le cherche – que, selon le récit que l'empereur lui-même en aurait fait plus tard à Eusèbe, un prodige (*théosèmia tis paradoxotatè*) se serait produit : l'apparition dans le ciel, en plein jour, du signe de la croix avec l'inscription : « Par lui sois vainqueur » (*toutô nika*). L'impératif d'exhortation, au lieu du futur prophétique qui le remplacera ensuite (*hoc signo uictor eris*) (12), n'est pas indifférent : la victoire n'est pas annoncée comme acquise, elle dépend de la collaboration de l'homme, d'une adhésion de sa volonté, d'un élan de sa foi. Cette apparition diurne, dont sont témoins les soldats de l'entourage de Constantin (ce ne peut donc pas être le fantasme d'un individu), est confirmée, la nuit suivante, par un songe où le Christ apparaît à l'empereur avec le même signe qu'il lui ordonne de faire graver sur ses étendards – et non pas sur les boucliers, comme l'écrivait Lactance. Le débat intérieur de l'empereur est attentivement décrit, son trouble, sa perplexité, les questions posées à ses amis, sa volonté de comprendre le sens de ce signe, enfin la décision qu'il prend de faire réaliser un nouvel étendard avec le monogramme christique, le *labarum* (13) : tous ces éléments nous mettent en présence d'un véritable récit de conversion. D'ailleurs, au lendemain de cette double apparition, Constantin renonce aux dieux païens et se montre désireux d'être instruit

11. *Païens et chrétiens dans un âge d'angoisse. Aspects de l'expérience religieuse de Marc-Aurèle à Constantin*, trad. fr. H.D. Saffrey, Claix, La Pensée sauvage, 1979, 154 p. Voir aussi McMULLEN (R.), *Christianisme et paganisme du IV^e au VIII^e siècle*, op. cit. supra n. 3.

12. Comme traduira, par exemple, Rufin dans son adaptation latine de l'*Histoire ecclésiastique*.

13. Une croix recouverte d'or, surmontée d'une couronne en or et pierres précieuses entourant le monogramme du Christ, *chi-rhô*. Sur la partie transversale pendait une pièce de pourpre carrée, brochée de fils d'or et ornée de pierres précieuses.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

des mystères chrétiens. Rien ici sur le déroulement de la bataille, tout est joué avant même qu'elle ne commence.

Il est clair qu'entre 316, au lendemain de la victoire du pont Milvius, et 337/340, au lendemain de la mort chrétienne de Constantin, le même Eusèbe a sensiblement changé son regard sur l'événement de 312. Peut-être sous l'influence de Constantin lui-même, comme l'atteste l'évêque de Césarée. Mais Constantin était-il véridique dans ses confidences à Eusèbe ou a-t-il participé avec Eusèbe à la fabrication de son propre mythe, une pieuse fiction forgée pour préciser le récit initial et en renforcer la crédibilité ? Il y a dans le texte le plus récent une réitération qui peut sembler suspecte : le prodige de l'apparition divine se produit d'abord en plein jour aux yeux de tous, puis se répète durant la nuit pendant le sommeil de Constantin, comme si les éléments du récit initial, transmis par Lactance (qui se bornait à décrire un songe) et par la première version d'Eusèbe (qui faisait simplement de Constantin un nouveau Moïse), ne suffisaient pas à transposer en mythe chrétien l'événement militaire du pont Milvius. Pour bien montrer, comme l'écrit Eusèbe, que « le signe de la croix était plus éclatant encore que le soleil », il fallait évidemment que le prodige se déroulât en plein jour et en pleine lucidité intellectuelle plutôt que dans l'illusion d'un songe nocturne ; il importait surtout d'affirmer la supériorité du Christ, « Soleil de justice » selon *Malachie* 3, 20, sur Apollon, dont le culte était étroitement associé à celui du Soleil Invaincu (*Sol Inuictus*), un culte impérial lié au système tétrarchique, auquel Constantin était sans doute encore attaché en 312. C'est peut-être ce que, devenu chrétien à la fin de sa vie, Constantin a voulu faire oublier en contribuant par ses confidences à la nouvelle mise en scène qu'on lit dans le second récit d'Eusèbe. Constantin, nouveau Moïse du nouvel Israël, peut avoir souhaité rattacher sa révolution religieuse, l'avènement d'une ère nouvelle de l'histoire humaine, ce que les historiens allemands ont appelé le « tournant constantinien », à un épisode glorieux de sa carrière – cette bataille décisive du pont Milvius –, en lui conférant un caractère à la fois surnaturel et merveilleux.

III. CONTREPOINT : LE REGARD DES PANÉGYRISTES PAÏENS

Cette réécriture après coup de l'histoire vécue semble confirmée par les versions païennes de la bataille du pont Milvius. Et d'abord par un *Panegyrique* de quelque deux ans antérieur à cette bataille, qui fait déjà état d'une vision de Constantin (14). En juillet 310, Constantin revient de Marseille, où il a remporté une victoire sur son beau-père Maximien, qui avait été le collègue de Dioclétien dans la première tétrarchie. Il s'écarte de sa route pour se rendre dans un temple d'Apollon, sans doute à Grand dans les Vosges, car à l'époque, pour l'auteur anonyme de ce *Panegyrique*, Constantin est un fidèle du culte d'Apollon, peut-être pour marquer ainsi une parenté politique et spirituelle avec Octave-Auguste,

14. *Panegyrique de Constantin*, VII, 21 (fin juillet 310), CUF, t. 2, p. 72 = texte 4.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

qui, à la bataille d'Actium, s'était placé sous la protection du même Apollon, un dieu qu'Aurélien ensuite, au milieu du III^e s., avait associé à sa personne sous le nom de *Sol Inuictus*. Cet Apollon de Grand apparaît à Constantin, qui l'a vu, bien vu, le panégyriste insiste sur ce point ; le dieu est accompagné de la Victoire et lui offre des couronnes de laurier, gage de trente années de règne. Il n'est pas exclu qu'Eusèbe ait connu ce document païen, et la duplication de la vision de Constantin à la veille du pont Milvius pourrait bien avoir été inspirée par la volonté de surenchérir sur la vision païenne pour prouver la supériorité de la Croix sur le Soleil apollinien.

Il nous faut citer un autre témoin païen, le rhéteur anonyme du *Panégyrique IX*. Ce discours prononcé à Trèves peu de temps après la victoire de Constantin, rédigé sous son contrôle, reflet de sa propagande, est le premier texte à faire état de la bataille du pont Milvius (15). Sa narration pittoresque confirme le récit des chrétiens sur un point essentiel, à savoir que Maxence, selon la figure classique du piègeur piégé, a été victime de sa propre ruse et a péri englouti dans les eaux du Tibre où il comptait entraîner l'armée de Constantin (16). Le Tibre est personnalisés, c'est un dieu justicier, qui punit Maxence comme il avait sauvé, dans les premiers temps de Rome, Romulus exposé avec son frère sur ses eaux en crue, puis Horatius Coclès et Clélie, héroïques résistants à l'occupant étrusque au début de la République. Il est intéressant d'observer que, si ce rhéteur ne dit rien des sentiments religieux de Constantin – pas un mot d'une éventuelle conversion –, il insiste, en revanche, sur ceux de Maxence. Deux jours avant l'affrontement, celui-ci « est bouleversé par des songes terrifiants et poursuivi par des furies nocturnes (17) » : le motif du songe, mais en signification inversée comme présage de catastrophe et de malédiction, est donc présent ici aussi. Quant au personnage de Maxence, pour des raisons évidemment différentes, il n'apparaît pas plus sympathique que chez les chrétiens : de part et d'autre, il est présenté comme un tyran impie.

Plus intéressant encore est le récit de Nazarius, lui aussi panégyriste de Constantin (18), représentant d'un paganisme épuré c'est-à-dire monothéiste, rhéteur de haut vol célébré par saint Jérôme. Il prononce son éloge sans doute le 1^{er} mars 321, pour le début du cinquième anniversaire de règne (les *Quinquennalia*) des deux fils de Constantin, Crispus et Constantin le Jeune, nommés Césars quatre ans plus tôt. Il fait intervenir dans la bataille les milices célestes, à la tête desquelles s'avance le père de Constantin, désormais élevé au rang des dieux : elles apportent une aide décisive au jeune prince, « qui s'avance en tout lieu avec l'appui de la divinité ». Quant à Maxence, « qui restait

15. *Panégyrique de Constantin*, IX, 16-18 (313), CUF, t. 2, p. 136-138 = texte 5.

16. *Panég.* IX, 17, 1. L'auteur ne mentionne pas l'existence du pont de bateaux construit par Maxence, selon d'autres sources, en amont du pont de pierre et qui se serait effondré sous le poids des soldats en fuite.

17. *Panég.* IX, 16, 5.

18. NAZARIUS, *Panégyrique de Constantin*, X, 27-30, CUF, t. 2, p. 187-191 ; voir texte 6.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

attaché aux entrailles de la ville [...] » (détail récurrent dans plusieurs de nos textes), il en fut chassé « par une force divine (*uis diuinitatis*) », victime d'« un dieu acharné contre lui » (*infestior deus*). La bravoure de Constantin est décrite comme celle d'un dieu plutôt que d'un être humain : « [...] les traits *lancés en vain contre toi* te dérobent à la vue [...]. Ton casque glorieux resplendit et les feux étincelants de ses gemmes révèlent ta tête divine. » Près de dix ans après l'événement du pont Milvius, on peut donc exalter l'héroïsme proprement divin de Constantin dans son combat contre Maxence sans évoquer le moins du monde sa conversion au Christ. Nazarius, dont le propos révèle une orthodoxie païenne irréprochable, s'adresse à Constantin comme si ce dernier adhérait encore au code religieux du paganisme : l'aurait-il fait dans cet éloge emphatique, qui ne recule devant aucune hyperbole flatteuse, s'il avait su que l'empereur était désormais un ardent partisan de la religion nouvelle ? On peut légitimement se demander si l'apparition céleste en plein jour décrite par Eusèbe II n'est pas un contrepoids à ces milices célestes, païennes elles, conduites par Constance Chlore élevé au rang des dieux ? De même que le songe évoqué par Lactance faisait contrepoids à la vision d'Apollon dans le sanctuaire de Grand. Ainsi Constantin était l'enjeu de deux propagandes rivales qui pratiquaient une sorte de surenchère l'une vis-à-vis de l'autre.

IV. LE TRIOMPHE DE LA LÉGENDE SUR L'HISTOIRE : LA CONVERSION DE CONSTANTIN COMME ENJEU DE POUVOIR

En vérité, c'est surtout au lendemain de la victoire de Constantin sur Licinius en 324 que se précisent et se multiplient les témoignages d'une adhésion progressivement plus nette de Constantin au christianisme. Cela se manifeste dans les lois, édits, rescrits qu'il publie, les lettres et discours qu'il rédige, les monuments qu'il construit (les basiliques « constantiniennes » à Rome (19) et à Constantinople). Les symboles des monnaies qu'il fait battre présentent de plus en plus souvent le monogramme du Christ, mais parfois conjointement avec le signe de *Sol Inuictus*, ce qui ne manque pas d'être éclairant sur l'intention syncrétiste de l'empereur ou son souci de ne blesser aucune des sensibilités religieuses de l'Empire. D'autres initiatives révèlent une adhésion, ou du moins une sympathie, toujours plus affirmée pour la religion nouvelle : ainsi le pèlerinage de sa mère Héléne aux Lieux saints où elle découvre le bois de la vraie

19. Sur celles-ci, voir KRAUTHEIMER (R.), *Rome. Portrait d'une ville (312-1308)*, trad. fr. F. Monfrin, Paris, Le Livre de Poche, 1999 (éd. angl., 1980), p. 50-66.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

croix (20), et surtout le rôle que joue l'empereur lors du concile de Nicée en 325, qu'il convoque lui-même, voire tel sermon de lui, d'une orthodoxie chrétienne impeccable, que la *Vie de Constantin* nous a transmis (21).

Quand au récit légendaire, qui déborde désormais le cadre étroit de la bataille du pont Milvius, on constate qu'à la fin du IV^e siècle ou au début du V^e le noyau dur (songe, apparition diurne, chrisme, *labarum*) s'enrichit de deux nouveaux motifs, l'un d'origine chrétienne, l'autre provenant des milieux païens. Ils révèlent que la conversion de Constantin est devenue un enjeu de pouvoir, objet de controverse entre les deux camps, comme si, faute d'informations assurées quant à la réalité de cette conversion au pont Milvius, on avait essayé, de part et d'autre, de combler le vide par des récits fictionnels, flatteurs ou critiques, qui tiraient la réalité des faits dans le sens souhaité par les uns et les autres.

A. La légende romaine : le baptême de Constantin par le pape Sylvestre

Le premier de ces récits secondaires est la légende bien connue du baptême de Constantin à Rome, que le pape Sylvestre I^{er} (314-335) lui aurait administré treize ans avant sa mort, en le guérissant de la lèpre (le mot latin *lepra* désigne plutôt une affection dermatologique). Comme toute légende, celle-ci se nourrit d'éléments véridiques, dont elle regroupe et réinterprète à sa manière les fragments éclatés. En effet, Constantin est bien venu à Rome sous le pontificat de Sylvestre pour y participer, le 18 juillet 326, aux fêtes de ses *Vicennalia*, ses vingt ans de règne depuis sa nomination comme César (22) ; il a sans doute rencontré à cette occasion le pape, auquel il avait fait donation, dix ans plus tôt, du baptistère du Latran. Par ailleurs, nous savons que Constantin souffrait de plaques rougeâtres sur le visage ressemblant à une lèpre, selon son biographe byzantin Kédrénos (XI^e siècle) (23). Ces données de la réalité historique ont

20. Cette invention, peut-être légendaire, dont le premier témoin est Ambroise de Milan dans l'*Oraison funèbre de Théodose*, § 41-49 (CSEL 73, p. 393-397), qui date de 395, a connu une extraordinaire fortune au Moyen Âge, de la *Légende dorée* aux fresques de Piero della Francesca à Arezzo. Ambroise n'évoque pas la bataille du pont Milvius, sinon peut-être par une discrète allusion dans cette exclamation : « Heureux Constantin, qui avait une telle mère ! Elle est allée chercher pour son fils qui le lui commandait le secours d'un don divin, grâce auquel il serait en sécurité *jusque dans les combats* et ne craindrait aucun danger » (*ibid.*, 41, CSEL 73, p. 393, 1-3).

21. Ce *Discours à l'assemblée des saints* (daté de 323 ou 324), cité par Eusèbe à la suite de sa *Vita Constantini* (GCS 7 = Eusebius Werke, 1, Leipzig, 1902, p. 154-192), est une véritable apologie de la foi chrétienne, mais l'attribution à Constantin en est discutée ; le prince s'y pose en champion de la cause chrétienne face à l'« impie » Licinius, qui, en effet, se montrait beaucoup moins favorable à la religion du Christ.

22. Sur ce voyage, voir PIGANJOL (A.), *L'Empire chrétien (325-395)*, Paris, PUF, 1972, p. 37-40.

23. Voir LANÇON (B.), *Constantin, op. cit.*, p. 29-30 ; texte cité *infra*, sous l'illustration représentant Constantin (bronze des Musées capitolines).

servi de point d'ancrage aux variations romanesques dont font état plusieurs documents anciens, en particulier une notice du *Liber Pontificalis*, du ^ve siècle (24), et la *Vie de Sylvestre*, qui situe l'épisode du songe de Constantin sur le Danube lors d'une guerre contre les barbares : ce dernier texte date de la fin du ^{vi}e siècle – mais si, comme certains le pensent, l'auteur en est Arnobe le Jeune, il faudrait le faire remonter au milieu du ^ve, au temps du pape Léon le Grand (440-461) (25). Quoi qu'il en soit, il est probable que ces récits étaient répandus dès la fin du ^{iv}e siècle. La *Légende dorée* connaît ces documents parmi d'autres, qu'elle tente, non sans embarras, de faire concorder ensemble (26).

Voici ce que rapporte Jacques de Voragine dans le chapitre consacré à saint Sylvestre. Constantin subit une attaque incurable de lèpre, châtement de la persécution tyrannique qu'il fait subir aux chrétiens, une persécution qui a contraint l'évêque de Rome, Sylvestre, à se réfugier avec ses clercs sur une montagne isolée. Des magiciens qu'il a consultés ont conseillé à l'empereur de faire mettre à mort trois mille enfants (reprise du thème des saints Innocents) pour se purifier dans un bain de leur sang. Il reçoit les mères éplorées qui le persuadent de renoncer à ce projet cruel. Pendant son sommeil, Constantin aperçoit en songe saint Pierre et saint Paul, qui l'invitent à recourir au pape Sylvestre retiré dans sa grotte du mont Soracte. Il envoie trois messagers quérir le saint évêque, qui le guérit en le plongeant trois fois dans un bain baptismal. En remerciement, l'empereur accorde maints privilèges à l'Église de Rome. Ce qui inspirera la fameuse *Donation de Constantin*, un document selon lequel l'empereur concédait à l'Église une puissance souveraine supérieure à celle de l'Empire : il s'agit en réalité d'un faux datant de la deuxième moitié du ^{viii}e siècle, comme l'a montré l'humaniste Lorenzo Valla au ^{xv}e siècle. Cette légende a connu une grande fortune au Moyen Âge (27), dont témoignent des fresques d'un archaïsme plein de naïve fraîcheur dans un oratoire de l'église des Quatre-Saints-

24. *Liber Pontificalis*, PL 127, c. 1511-1512, chap. 34, 1-2 : « Sylvestre, citoyen romain, fils de Rufin, occupa le siège pontifical vingt-trois ans dix mois et onze jours. [...] Il vécut en exil sur le mont Soracte, puis, rentré glorieusement à Rome, il baptisa l'Auguste Constantin, que le Seigneur guérit de la lèpre ; on sait que c'est pour fuir sa persécution que Sylvestre avait fui en exil. »

25. Voir CPL 243 (parmi les *dubia* d'Arnobe le Jeune) et 2235. Sur la *Vita Silvestri* (dans MOMBRIUS (B.), *Sanctuarium*, 1480, t. II, p. 508-531 ; BHL 7725-7742), voir PIETRI (Ch.), *Roma christiana, op. cit.*, t. I, p. 14-21, 69-77 et 168-187 ; PAOLI (E.), art. « Silvestre I », dans *Dictionnaire historique de la papauté*, Paris Fayard, 1994, p. 1576-1578. L'auteur dit traduire une *Vita* grecque plus ancienne écrite par Eusèbe, il s'agit de la *Vita Silvestri*, BHG 1628-1630.

26. *Légende dorée*, chap. 12 : *Saint Sylvestre*, et chap. 64 : *L'invention de la sainte Croix*, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 2004, p. 88-89 et 366-367.

27. Outre la *Légende dorée*, Dante y fait allusion : « Mais, comme Constantin s'en fut prendre Silvestre / dans le Soracte afin qu'il lui guérit sa lèpre, / cet homme (= le pape Boniface VIII) ainsi me requit pour docteur / afin de le guérir de sa fièvre d'orgueil » (*Enfer*, 27, 94-95).

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

Couronnés sur le Caelius à Rome (28) ; elles datent de 1246, l'époque même où Jacques de Voragine écrivait la *Légende dorée* (29).

L'intention est claire : il importait de justifier l'autonomie, voire la prééminence, du pouvoir pontifical face au pouvoir impérial – sur l'une des fresques, on voit Constantin à pied, pliant le genou devant Sylvestre à cheval, comme un vassal devant son suzerain. On a vu aussi dans le baptême de Constantin par le pape Sylvestre une manière de corriger un fait historique gênant, le baptême de l'empereur sur son lit de mort par un évêque *oriental arien* ou, du moins, arianisant, Eusèbe de Nicomédie : vérité difficile à admettre pour l'orthodoxie romaine, à un moment où l'hérésie avait repris une vigueur que Constantin, en son temps, avait en vain tenté d'exténuer. Il importait donc de transférer de Constantinople, capitale du pouvoir impérial dominée par des évêques ariens, à Rome, siège du pouvoir pontifical et symbole de l'orthodoxie, le lieu du baptême du premier empereur chrétien.

B. Lecture critique de la conversion de Constantin : le récit de l'historien païen Zosime

En contrepoint de cette pieuse hagiographie, les païens ont développé, de leur côté, et vraisemblablement au même moment – vers la fin du IV^e siècle ou dans la première moitié du siècle suivant –, une mise en scène tout aussi fictive, bien qu'elle soit, elle aussi, fabriquée par une contamination d'éléments historiquement avérés. Violamment hostile à Constantin, elle propose de sa conversion une version peu flatteuse et pour l'empereur lui-même et pour les chrétiens. C'est Zosime, le dernier représentant païen de l'historiographie antique, qui, à la fin du V^e siècle, en a donné la version la plus remarquable.

Au livre II de son *Histoire nouvelle* (30), il dissocie les deux événements liés dans la tradition catholique : la bataille du pont Milvius et la conversion de Constantin, ce qui pourrait bien refléter la vérité de l'histoire. Racontant d'abord, mieux que tous ses devanciers, le déroulement du combat, il confirme que Maxence avait consulté les Livres sibyllins, qui lui auraient rendu l'oracle ambigu dont parle Lactance, ainsi que des haruspices, dont l'intervention est à rapprocher des « procédés empruntés à la magie » évoqués par Eusèbe. Le récit de la bataille, à quelques détails près, est conforme à ceux de Lactance et d'Eusèbe. Mais aucune mention d'une vision du chrisme ou d'un songe de Constantin, rien non plus sur ses sentiments religieux. Quant à Maxence, présenté comme un homme superstitieux, il n'est cependant pas critiqué, Constantin non plus, qui paraît attentif, autant que son rival, aux présages, puisque ce sont

28. Voir KRAUTHEIMER (R.), *Rome. Portrait d'une ville*, op. cit., p. 491-494 et 573-574.

29. On admet aujourd'hui qu'il y a eu deux stades rédactionnels entre 1261 et 1267.

30. II, 16, 1-4 et II, 29, 1-5, éd. et trad. F. Paschoud, CUF, Paris, Les Belles Lettres, 1971, p. 87-88 et 102-103 ; voir texte 9.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

les chouettes qu'il aperçoit sur le mur du pont, signe funeste pour Maxence, qui le déterminent à engager le combat. Zosime se borne à un inventaire des forces en présence et à une sobre évocation de la stratégie des deux adversaires, puis du déroulement de la bataille ; l'intervention du divin (l'oracle, l'augure des chouettes) concerne Maxence beaucoup plus que Constantin, selon une orientation du récit qui renoue avec celle du *Panégyrique IX*, où l'intérêt déjà se portait sur les « songes terrifiants » qui, deux jours avant la bataille, avaient alarmé Maxence.

C'est treize chapitres plus loin, à propos d'événements censés se dérouler en 326, soit quatorze ans après la bataille du pont Milvius, que Zosime évoque la conversion de Constantin lors d'un séjour à Rome. L'historien païen note que l'empereur « célébrait encore les rites ancestraux, non pas par respect, mais par intérêt », ce qui cadre assez bien avec l'idée, généralement admise aujourd'hui, que Constantin, sincèrement converti au Christ, a cependant ménagé le paganisme en respectant ses usages publics. Regroupant alors deux événements distincts, qui se sont vraisemblablement déroulés à un an d'intervalle, Zosime décrit le double meurtre commis par Constantin sur son fils Crispus, soupçonné d'adultère avec sa belle-mère Fausta, puis sur celle-ci, qu'il fait périr en l'ébouillantant dans un bain trop chaud (31). Pris de remords à la suite de ces crimes domestiques et cherchant à s'en purifier par des sacrifices expiatoires, Constantin se serait heurté au refus des prêtres païens, qui lui répondent qu'il n'y a pas d'expiation possible pour une faute si grave. Rejeté par le paganisme, il consulte un Égyptien venu d'Espagne (on a pensé qu'il pouvait s'agir de l'évêque catholique Ossius de Cordoue, qui a été, en effet, le conseiller de Constantin), qui l'incite à s'adresser au christianisme, une religion qui pardonne même les fautes les plus inexpiables. Tombé sous l'influence de cet Égyptien (32), Constantin refuse de monter au Capitole pour une cérémonie païenne et renonce à la divination.

Cette version polémique de la conversion de Constantin, Sozomène, un historiographe chrétien qui contamine assez maladroitement les récits d'Eusèbe II et de Lactance, l'avait par avance réfutée (texte 8), mais en confirmant du même coup qu'elle était largement répandue dans les milieux païens dès le début du ^ve siècle.

31. Voir, parmi bien d'autres historiens, LANÇON (B.), *Constantin, op. cit.*, p. 24-25.

32. Voir PASCHOUD (F.), éd. de ZOSIME, *Histoire nouvelle*, livres I-II, CUF, Paris, Les Belles Lettres, 1971, n. 39, p. 222, qui résume son article « Zosime 2, 29 et la version païenne de la conversion de Constantin », paru dans *Cinq études sur Zosime*, Paris, 1975, p. 24-62 (p. 29-32 pour la comparaison des textes de Sozomène et Zosime).

V. CONCLUSION

Au terme de cet examen, que penser de la vision et du songe de Constantin à la veille de la bataille du pont Milvius ? Expérience mystique véritable ou fiction forgée ultérieurement, avec la complicité de l'empereur lui-même, pour mettre en scène de manière frappante sa conversion au dieu des chrétiens ? Nous n'oserions affirmer, comme Paul Veyne, qu'« un beau jour de 312 Constantin a décidé qu'il était chrétien ». C'est probablement arrivé plus tard et par étapes : il y a eu une période d'éclectisme religieux, où Constantin a montré son attachement au christianisme sans renoncer à certaines fidélités païennes. Mais, progressivement, son engagement chrétien est devenu plus ferme, et finalement exclusif (33). Tolérer la religion nouvelle, puis lui faire une juste place parmi les autres cultes de l'Empire, puis la favoriser mais sans exclure le paganisme, enfin, par une préférence affichée, tenter de l'imposer au détriment de celui-ci, tel a été, semble-t-il, le cheminement d'une conscience, religieuse mais aussi politique. Ce faisant, Constantin tirait la leçon de la persécution violemment antichrétienne de Dioclétien : la « conversion » de Constantin était inscrite dans l'échec de cette persécution, qui, malgré trois édits successifs, de plus en plus répressifs, n'avait pas éliminé, ni même marginalisé la religion du Christ. Il pariait sur la religion du Christ, encore très minoritaire certes mais force d'avenir, pour assurer l'unité de foi et la *concordia* au sein de l'Empire, et préparait ainsi la politique religieuse de Théodose, qui, à la fin du siècle, ferait de la foi chrétienne la religion officielle de l'État romain.

Le mythe s'est élaboré par étapes, et pas toujours de manière cohérente, car il a d'emblée comporté des variantes. Que Constantin, à la fin de sa vie, ait vu l'intérêt de confirmer et même de conforter en la précisant la version que Lactance avait donnée de la bataille du pont Milvius – lequel Lactance traduisait en représentation mythique la réalité qu'était la liberté de culte accordée aux chrétiens par Constantin au lendemain de cette bataille – est une hypothèse crédible.

Avouons que, dans le cas de Constantin, l'aventure « de la raison et de la grâce (34) » qu'est toute conversion, telle qu'un saint Augustin l'a décrite dans ses *Confessions*, n'a guère intéressé les écrivains contemporains, historiens, apologistes, panégyristes, peut-être parce que – citons encore une fois Paul Veyne – « les mobiles ultimes de toute conversion sont impénétrables », enfouis « dans l'inouvable "boîte noire" dont parlent les psychologues (35) ». L'homme privé avec ses doutes et ses curiosités, sa quête et son évolution, nous échappe, enseveli sous l'homme d'État, dont les postures religieuses peuvent obéir à des

33. Une bonne présentation de cette évolution se lit dans MARAVAL (P.), *Le christianisme, de Constantin à la conquête arabe*, coll. « Nouvelle Clio », Paris, PUF, 1997 (2e éd. revue, 2001), p. 5-11.

34. Nous reprenons le titre de l'ouvrage de MANDOUZE (A.), *Saint Augustin. L'aventure de la raison et de la grâce*, Paris, Études Augustiniennes, 1968.

35. *Quand notre monde est devenu chrétien*, *op. cit.*, p. 11.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

stratégies politiques qui, si elles n'excluent pas la sincérité, ne la requièrent pas forcément.

On peut certes refuser une imagerie qui n'a pas attendu la mort de l'empereur pour occulter plus ou moins la vérité de l'histoire, on peut mettre en doute, comme une pieuse forgerie, le songe ou l'apparition divine à la veille du pont Milvius, mais sans exclure que le rêve de Constantin puisse être la traduction, sans doute ultérieure et sous « la forme allégorique et imagée du langage onirique (36) », de sa conversion au dieu des chrétiens. On peut donc penser que cette bataille, au moment précis où elle s'est déroulée, ne comportait pas d'autre enjeu que politique, mais on ne peut nier que, dans sa quête de l'Être divin, après avoir abandonné le culte d'Hercule, puis celui d'Apollon, Constantin se soit *tourné* vers le Christ, ni s'étonner que certains historiens chrétiens, et Constantin lui-même, aient représenté après coup cette *conversion* sous la forme plus pédagogique, fidèle à la tradition aussi bien antique que biblique du songe prémonitoire, d'une rencontre soudaine et miraculeuse avec la divinité.

TEXTES

I. EUSÈBE, *Histoire ecclésiastique IX, 9, 1-7* (peu après 313), SC 55, p. 61-63, trad. G. Bardy

Constantin [...], homme pieux fils d'un homme très pieux et très sage en tout, fut suscité par le roi souverain, Dieu de l'univers et Sauveur, contre les tyrans très impies [...]. Après avoir invoqué comme allié dans ses prières le Dieu céleste et son Verbe, le Sauveur de tous, Jésus-Christ lui-même, il s'avance avec toute son armée, en promettant aux Romains la liberté qu'ils tiennent de leurs ancêtres. Quant à Maxence, il mettait sa confiance plutôt dans les procédés empruntés à la magie [...]. L'empereur, qui s'était concilié l'alliance de Dieu, survient [...] ; afin qu'il ne soit pas forcé de combattre les Romains à cause du tyran, Dieu lui-même, comme avec des chaînes, tire le tyran très loin des portes de la ville.

Le prodige réalisé autrefois contre les impies, que la plupart refusent de croire comme s'il s'agissait d'un récit fabuleux – mais qui, pour les croyants, est digne de foi parce que raconté dans les Livres saints – s'impose alors par son évidence à tous, c'est-à-dire aux croyants et aux incroyants, qui ont vu ces merveilles de leurs yeux. De même donc que, au temps de Moïse et de la race jadis pieuse des Hébreux, « Dieu précipita dans la mer les chars de Pharaon et son armée, l'élite de ses cavaliers et capitaines, engloutis dans la mer Rouge qui les

36. VEYNE (P.), *ibid.*, p. 107. Sur les rêves divins ou oraculaires chez les Anciens, païens et chrétiens, voir DODDS (E.R.), *Païens et chrétiens dans un monde d'angoisse, op. cit.*, p. 54-69.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

recouvrit » (Exode 15, 4-5), de la même manière Maxence, lui aussi, ainsi que les hoplites et les lanciers qui l'entouraient, « s'enfoncèrent dans l'abîme comme une pierre » (Ex 15, 5), lorsque, tournant le dos à la force de Dieu qui était avec Constantin, il traversa le fleuve qui était devant lui et dont il avait fait contre lui un instrument de perte en joignant ses rives par des barques et en établissant soigneusement un pont [...]. Le pont établi sur le fleuve se rompt, le passage s'affaisse, les barques chargées d'hommes s'enfoncent tout d'un coup dans l'abîme. Lui-même le premier, le plus impie des hommes, puis les écuyers qui l'entourent, ainsi que l'annonçaient les oracles divins, « descendirent comme du plomb dans l'eau impétueuse » (Ex 15, 10).

II. LACTANCE, *De mortibus persecutorum*, 44, 1-9 (313-316), SC 39, p. 126-127, trad. J. Moreau

Déjà la guerre civile s'était allumée entre Constantin et Maxence [...]. La lutte s'engagea, et les soldats de Maxence avaient l'avantage, jusqu'au moment où, avec un courage renouvelé, Constantin, prêt à vaincre ou à mourir, amena toutes ses troupes à proximité de la ville et s'établit aux environs du pont Milvius [...]. Constantin fut averti pendant son sommeil de faire marquer les boucliers du signe céleste et d'engager ainsi le combat. Il obéit et fait inscrire sur les boucliers le nom du Christ : un X traversé de la lettre I infléchie vers son sommet (*ou plutôt* : la lettre X mise de travers avec son extrémité supérieure recourbée en demi-cercle) [...].

Le peuple s'écrie aussitôt d'une seule voix : « Constantin ne peut être vaincu. » Affolé par ces cris, Maxence se rue au dehors, appelle quelques sénateurs et fait consulter les Livres sibyllins : on y trouve que cette journée verra périr l'ennemi des Romains. Cet oracle éveille en lui l'espoir de la victoire ; il se met en route et gagne le champ de bataille. Le pont est coupé derrière lui. À cette vue, la lutte s'exaspère et la main de Dieu s'étendait au-dessus du combat. L'armée de Maxence est prise de panique, lui-même prend la fuite et court au pont : il était coupé. Emporté par la masse des fuyards, il est précipité dans le Tibre.

III EUSÈBE, *Vita Constantini* I, 28-29 (entre 337 et 340), GCS 7 (Eusebius Werke 1), trad. G. Nauroy

Constantin se mit donc à retourner dans son esprit la question de savoir quel dieu il invoquerait. Pendant cette quête anxieuse, il lui vint cette pensée [...] : seul son père, qui avait suivi un chemin tout différent de celui des autres empereurs et condamné leur erreur, avait honoré durant toute sa vie le dieu unique qui domine toutes choses et l'avait considéré comme le sauveur et le gardien de l'Empire et l'auteur de tous les biens. [...]. Il se mit donc à l'implorer, le priant et le suppliant de se faire connaître et de prêter une main secourable

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

à ses entreprises présentes. C'est pendant que l'empereur adressait ces prières et ces demandes instantes qu'un signe étonnant envoyé par Dieu lui apparut. Or puisque l'histoire que nous transcrivons c'est l'Auguste vainqueur lui-même qui nous l'a rapportée bien plus tard quand nous avons été connu de lui et sommes devenu l'un de ses intimes, et puisqu'il a confirmé ses dires par l'engagement sacré du baptême, qui hésitera à l'avenir à ajouter foi à ce récit ? [...] Au milieu de la journée, le soleil commençant à décliner, il a vu de ses propres yeux – lui-même Constantin l'a affirmé – le signe de la croix, éclatant de lumière au milieu du ciel plus encore que le soleil, avec ces mots inscrits : « Par lui, sois vainqueur. » À cette vision, lui-même et tous les soldats qui l'accompagnaient sur je ne sais quel itinéraire et avaient été témoins du prodige furent violemment saisis de stupeur. Constantin, selon ses dires, se mit à s'interroger sur le sens de cette vision. Tandis qu'il réfléchissait et méditait sur cet événement, la nuit finit par tomber. Alors le Christ de Dieu lui apparut pendant son sommeil avec ce même signe qui lui avait été montré dans le ciel, et lui ordonna de faire faire des emblèmes militaires sur le modèle du signe vu dans le ciel pour en user au combat comme d'une protection salutaire. Lui, se levant dès le point du jour, exposa à ses amis ce secret. Ensuite, il réunit ses orfèvres et joailliers et, assis au milieu d'eux, leur dépeignit l'aspect du signe et leur ordonna de réaliser avec de l'or et des pierres précieuses un objet qui lui ressemble.

IV. *Panegyrique de Constantin VII, 21* (anonyme, fin juillet 310), CUF, t. 2, p. 72, trad. É. Galletier (vision de Constantin au temple d'Apollon Grannus, à Grand, chez les Leuques)

La Fortune elle-même réglait toutes choses si bien que le succès (*felicitas*) de tes entreprises t'invitait à porter aux dieux immortels les offrandes que tu leur avais promises : c'était au moment où tu t'étais écarté de la route pour te rendre au plus beau temple du monde, ou plutôt auprès du dieu qui l'habite, comme tu l'as vu. Car tu as vu, je crois, Constantin, Apollon, ton protecteur, accompagné de la Victoire, t'offrir des couronnes de laurier qui t'apportent chacune le présage de trente années (de règne) [...]. Et d'ailleurs, pourquoi dis-je « je crois » ? Tu as bien vu le dieu et tu t'es reconnu toi-même sous les traits de celui à qui les chants divins des poètes ont prédit qu'était destiné l'empire du monde entier.

V. *Panegyrique de Constantin IX, 16, 5-17, 2* (anonyme, 313), CUF, t. 2, p. 137, trad. É. Galletier

Mais comment « Maxence » a-t-il rangé son armée en bataille, cet esclave depuis tant d'années revêtu de la pourpre ? De façon que personne ne pût absolument s'échapper, que pas un soldat, obligé de reculer, comme il arrive, ne pût faire un pas en arrière et reprendre le combat, puisque de front il était en contact avec ton armée et que son arrière touchait au cours du Tibre. [...]. Il avait, deux

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

jours auparavant, déjà quitté son palais ; avec sa femme et son fils, il s'était retiré dans une maison particulière, bouleversé par des songes terrifiants et poursuivi par des furies nocturnes [...]. Au premier aspect de ta majesté, au premier choc de ton armée tant de fois victorieuse, l'ennemi épouvanté et mis en déroute se vit couper toute retraite par l'étroitesse du pont Milvius ; à l'exception des principaux meneurs de cette guerre de brigands, qui, désespérant du pardon, jonchèrent de leurs corps l'emplacement qu'ils avaient choisi pour combattre, tous les autres se précipitèrent dans le fleuve pour abrégier le massacre qui lassait le bras de tes soldats. Quand le Tibre eut englouti ces impies et le chef lui-même avec son cheval et ses armes éclatantes, malgré ses vains efforts pour s'échapper par les escarpements de l'autre rive, le Tibre l'entraîna dans un tourbillon et l'engloutit ; il ne fallait pas que ce monstre hideux laissât de son trépas peut-être le renom d'être tombé sous l'épée ou les traits d'un soldat valeureux.

VI. NAZARIUS, *Panegyrique de Constantin*, X (1^{er} mars 321), CUF, t. 2, p. 176 sqq., trad. É. Galletier

13, 5 (*début de la campagne contre Maxence, Constantin est encore en Gaule*) : La divinité, qui se plaît à seconder tes entreprises, ne t'a pas en ce besoin refusé son aide [...]. Toutes les bouches redisent dans les Gaules que des armées apparurent, qui se flattaient d'avoir été envoyées par les dieux [...]. Il flambait je ne sais quel feu redoutable sur leurs boucliers étincelants et leurs armes célestes brillaient d'une lumière terrifiante [...]. Ces êtres descendus du ciel, ces envoyés des dieux étaient fiers de combattre pour toi. À leur tête marchait, je crois, ton père Constance qui, [...] élevé désormais au rang des dieux, conduisait des expéditions divines.

18, 4 : Et toi, qui pouvais sans crainte affronter ce danger, peut-on douter que tu t'avances en tout lieu avec l'appui de la divinité ?

27, 5-29, 5 : *Arrive l'évocation de la bataille du Pont Milvius : tandis que Maxence, « qui restait toujours attaché aux entrailles de la ville [...], en fut chassé [...] par une force divine (uis diuinitatis) », Constantin, lui, se félicite de sa bonne fortune (felicitas) ; Maxence est victime d' « un dieu acharné contre lui » (infestior deus), et le panégyriste se demande « quelle place (dans cette bataille) a été occupée par les armées célestes (caelestis exercitus) » ; enfin il décrit la bravoure de Constantin :*

29, 5 : Le premier tu attaques la ligne ennemie, seul tu fonds sur elle. Tu vas, et les traits lancés en vain contre toi te dérobent à la vue [...]. Ton casque glorieux respandit et les feux étincelants de ses gemmes révèlent ta tête divine.

VII. *Vie de Sylvestre* (vi^e siècle, mais Arnobe le Jeune, qui écrit au temps du pape Léon I [1^{ère} moitié du v^e s.] pourrait en être l'auteur, cf. *CPL* 243, voir aussi *CPL* 2235)

Une grande foule de barbares s'était rassemblée sur le Danube, prête à la guerre contre Rome. On en informa le roi Constantin. Alors, rassemblant lui aussi une armée nombreuse, il partit à leur rencontre. Et il trouva ces gens qui avaient revendiqué le territoire de Rome et qui se trouvaient sur les rives du Danube. Mais voyant que leur foule était innombrable, il s'assombrir et éprouva une peur mortelle. Or, se présentant à lui pendant la nuit, un homme resplendissant le réveilla et lui dit : « Constantin, sois sans crainte, mais regarde vers le ciel et vois. » Et, levant les yeux au ciel, il vit le signe de la croix du Christ, formée d'une lumière éclatante, où était gravée cette inscription : « Par lui tu vaincras » (*in hoc uincas*). Ayant vu ce signe, le roi Constantin fit faire une image de la croix qu'il avait vue dans le ciel, et, se dressant, lança l'assaut contre les barbares, précédé du signe de la croix. Et se jetant avec son armée sur les barbares, il se mit à les massacrer le lendemain ; et les barbares effrayés prirent la fuite le long des rives du Danube, et un grand nombre périt ; et ce jour-là c'est par la vertu de la sainte croix que Dieu donna la victoire au roi Constantin.

Or, Constantin, de retour dans sa ville, convoqua tous les prêtres de tous les dieux et idoles, et il leur demandait à qui appartenait ou ce que représentait ce signe de la croix, et ils étaient incapables de le lui dire. Mais certains d'entre eux lui donnèrent une réponse, disant : « C'est le signe du Dieu céleste. » À ces mots, quelques chrétiens qui étaient là à cette époque vinrent trouver le roi et lui annoncèrent le mystère de la Trinité et l'arrivée du Fils de Dieu, comment il était né et avait été crucifié et était ressuscité le troisième jour. Or le roi Constantin, envoyant un messenger auprès d'Eusèbe, évêque de la ville de Rome, le fit venir à lui ; Eusèbe l'instruisit de la foi des chrétiens et de tous ses mystères, et il le baptisa au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, et il le confirma dans la foi du Christ. Constantin fit construire partout des églises et détruire les temples des idoles.

VIII. SOZOMENE, *Histoire ecclésiastique* I, 3-5, *SC* 306, p. 123-131, trad. A.-J. Festugière

Selon la tradition, il arriva «à Constantin» bien des choses qui le persuadèrent de favoriser la doctrine des chrétiens, mais ce fut surtout le signe divin qui lui apparut. En effet après avoir pris la décision de combattre contre Maxence, il doutait en lui-même, comme il est naturel, de l'issue de la bataille et se demandait qui lui viendrait en aide. En ces soucis, il vit en songe le signe de la Croix qui brillait au ciel. Comme il était saisi de stupeur à cette vue, de saints anges, s'étant tenus près de lui, lui dirent : « Constantin, sois victorieux par ce signe. » On dit même que le Christ en personne lui apparut, lui montra le symbole de la Croix et lui recommanda d'en faire une imitation et de l'avoir dans

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

les guerres comme un secours qui amènerait la victoire. Eusèbe de Pamphlie en tout cas affirme avoir entendu l'empereur lui-même dire sous la foi du serment que, dans l'après-midi, le soleil déjà déclinant, il avait vu dans le ciel, lui et les soldats avec lui, le trophée de la Croix, composé de lumière, et une inscription attachée à la Croix avec ces mots : « Sois victorieux par ceci. » En effet, alors qu'il s'avanceit quelque part avec son armée, ce prodige eut lieu durant la marche, et, tandis qu'il se demandait ce que c'était, la nuit survint. Durant son sommeil le Christ lui apparut avec le symbole qui s'était montré au ciel et lui recommanda d'en faire une imitation et d'en user comme d'un secours dans les batailles contre les ennemis (*la suite reprend fidèlement, en le développant, le récit d'Eusèbe : petit compendium de la doctrine chrétienne*). [...] Après cette instruction des prêtres, dans l'admiration des prophéties relatives au Christ, l'empereur ordonna à des artisans habiles de changer en une image de la Croix ornée d'or et de pierres précieuses l'étendard que les Romains nomment *labarum* (*suit un long développement qui le décrit*) [...].

Je n'ignore pas ce que racontent les païens. Après avoir tué certains de ses plus proches et contribué à la mort de son fils Crispus, Constantin se serait repenti et serait entré en communication, pour une purification, avec le philosophe Sopatros qui présidait alors à l'école de Plotin. Celui-ci lui aurait dit qu'il n'y avait aucune purification pour de tels crimes. L'âme inquiète de ce refus, l'empereur aurait rencontré alors par hasard des évêques, qui lui auraient promis de le purifier de toute faute par le repentir et le baptême : l'empereur, enchanté de ce qu'ils lui eussent parlé conformément à son but, aurait admiré leur doctrine, serait devenu chrétien et aurait amené ses sujets à ce culte. Il me semble à moi que tout cela a été inventé par ceux qui cherchent à diffamer la religion chrétienne.

IX. ZOSIME, *Histoire Nouvelle* (historien païen, fin ^ve s./ début ^{vi}e s.), éd. et trad. F. Paschoud, CUF, t. 1, Paris, 1971, p. 87-88 et 102-103

a. La bataille du Pont Milvius, II, 16, 1-4 (28 octobre 312) :

Quant à Constantin, après s'être avancé jusqu'à Rome avec son armée, il établit son camp dans la plaine située devant la ville, largement ouverte et propice aux manœuvres de cavalerie ; Maxence s'enferma, offrit des victimes aux dieux, interrogea les aruspices sur les chances de la guerre et consulta les Livres sibyllins [...]. Lorsque Maxence fit sortir son armée devant Rome et traversa le pont qu'il avait lui-même construit, une foule innombrable de chouettes s'abatit sur le mur et le couvrit ; quand Constantin vit cela, il prescrivit aux siens de se ranger en ordre de bataille [...]. Maxence fut mis en fuite avec les cavaliers survivants et se lança à travers le pont qui enjambait le fleuve vers la ville ; les poutres n'ayant pas supporté le poids mais s'étant brisées, Maxence lui-même fut emporté au fil du fleuve avec le reste de la cohue [...].

b. La conversion de Constantin, II, 29, 1-5 (326) :

Lorsque tout le pouvoir fut aux mains de Constantin seul, il ne cacha désormais plus la méchanceté qui lui était naturelle, mais prit la liberté d'agir dans tous les domaines selon son bon plaisir ; il célébrait encore les rites ancestraux, non pas par respect, mais par intérêt ; c'est pourquoi il obéissait aussi aux devins, dont il avait éprouvé qu'ils avaient prédit la vérité au sujet de tout ce qui lui avait réussi. Lorsqu'il arriva à Rome tout plein de jactance, il crut nécessaire d'inaugurer son impiété dans ses propres lares (*allusion à l'assassinat de son fils Crispus et de sa femme Fausta*). Comme il avait ces crimes sur la conscience [...], il alla trouver les prêtres et leur demanda des sacrifices expiatoires pour ses méfaits ; ceux-ci lui ayant répondu qu'il n'existait aucune sorte d'expiation assez efficace pour purifier de telles impiétés, un Égyptien, arrivé d'Espagne à Rome et devenu familier des femmes du palais, rencontra Constantin et lui assura que la croyance des chrétiens détruisait tout péché et comportait cette promesse que les impies qui s'y convertissaient étaient aussitôt lavés de tout crime. Ayant accueilli très favorablement cet exposé, s'étant détaché des rites ancestraux et ayant admis ce que l'Égyptien lui proposait, Constantin entra dans la voie de l'impiété en concevant de la défiance envers la divination.

X. Jacques DE VORAGINE, *Légende dorée*, « L'invention de la sainte Croix » (entre 1261 et 1267), « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 2004, p. 366-367

[...] après que Maxence eut envahi l'Empire romain, l'empereur Constantin se rendit près du pont Milvius pour lui livrer bataille. Comme il était très anxieux et qu'il levait fréquemment les yeux au ciel pour implorer de l'aide, il vit comme en songe, du côté de l'orient, un signe qui brillait de l'éclat du feu, ainsi que des anges qui l'entouraient et lui dirent : « Constantin, par ce signe tu vaincras. » [...] Alors que Constantin se demandait de quoi il s'agissait, le Christ lui apparut à la tombée de la nuit avec le signe qu'il avait vu dans le ciel, et lui ordonna de représenter ce signe, qui lui viendrait en aide dans les combats. Alors Constantin, rendu à la joie et déjà sûr de sa victoire, trace sur son front le signe de la croix qu'il a vu dans le ciel, fait transformer les enseignes militaires sur ce modèle et brandit dans sa main droite une croix d'or. Après cela, il implora le Seigneur de ne pas permettre que sa main droite, qu'il avait fortifiée du signe de la Croix, soit souillée par le flot du sang romain, et de lui accorder la victoire sur le tyran sans effusion de sang. Maxence, pour sa part, ordonna que ses navires soient disposés pour former un piège, et fit couvrir le fleuve de faux ponts. Alors que Constantin s'approchait déjà du fleuve, Maxence s'élança vers lui à vive allure avec un petit nombre d'hommes, en donnant aux autres ordre de le suivre ; et, oublieux de son propre stratagème, il monta sur le pont avec sa poignée de soldats. Ainsi fut-il pris au piège qu'il voulait tendre à Constantin, et il tomba dans le fleuve, qui était profond ; Constantin, quant à lui, fut acclamé empereur à l'unanimité.

XI. Jacques DE VORAGINE, *Légende dorée*, « Saint Sylvestre », *ibid.*, p. 88 :

Lorsque Constantin persécuta les chrétiens, Sylvestre sortit de la ville et demeura avec ses clercs sur une montagne. Mais un jour, Constantin, en raison de la persécution tyrannique qu'il exerçait, subit une attaque incurable de lèpre. Sur le conseil des prêtres des idoles, on lui amena trois mille enfants afin de les faire tuer et de baigner son corps dans leur sang frais et encore chaud. Mais lorsqu'il sortit pour se rendre au lieu du bain, les mères de ces enfants vinrent à sa rencontre ; les cheveux défaits, elles hurlaient misérablement. Constantin, saisi par les larmes, [...] fit rendre ces enfants à leur mère [...]. La nuit suivante, Pierre et Paul lui apparurent et lui dirent : « Puisque tu as eu horreur de verser un sang innocent, le Seigneur Jésus-Christ nous a envoyés pour te donner un conseil sur la façon de retrouver la santé : c'est d'aller chercher l'évêque Sylvestre qui se cache sur le mont Soracte. Il te montrera une piscine. Quand tu t'y seras plongé trois fois, tu seras complètement guéri de la lèpre.

Illustrations



a.



b.

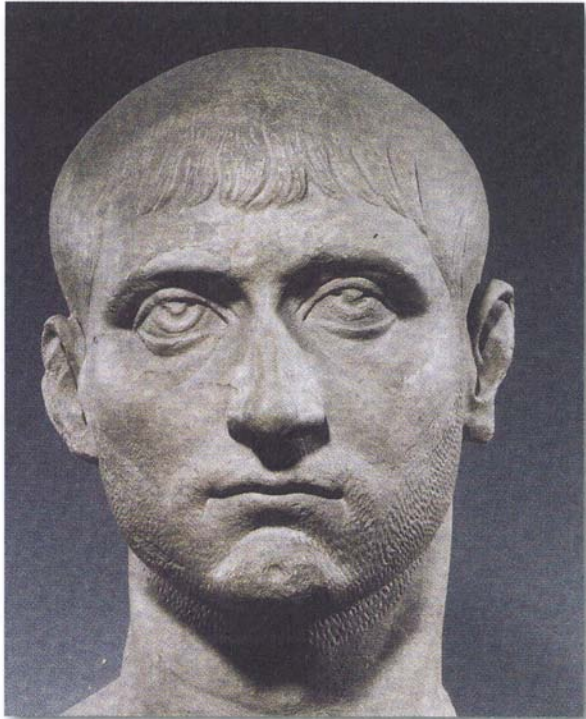
a. Les tétrarques, Venise, piazza San Marco (dans l'angle sud-ouest du Trésor de San Marco), porphyre, fin III^e s. Provient du Philadelphion de Constantinople. Deux fois deux couples embrassés, en tenue militaire, tenant fermement leur épée au fourreau, la tête coiffée d'une casquette dalmate, plate et ronde. L'Auguste, représenté comme un homme plus âgé (la barbe, qu'on voit très bien sur le personnage de droite, semble avoir été sculptée ultérieurement), passe son bras sur l'épaule du César, plus jeune : le rapport entre l'Auguste et le César était conçu comme un lien père fils (le César épousait en général une fille de l'Auguste et était appelé à lui succéder).

b. Les tétrarques : les deux Augustes, porphyre, Rome, Bibliothèque vaticane. Placés au sommet d'une colonne de porphyre, le groupe des Césars étant placé symétriquement sur une colonne à droite. Le vêtement et l'attitude sont semblables à ceux du groupe de Venise, mais les symboles du pouvoir impérial sont plus nettement marqués (couronne de laurier, globe terrestre dans la main) ; les deux Augusti, plus âgés, le front ridé, à la mimique énergique, se distinguent mieux des deux Caesares, plus jeunes, enlacés sur la colonne de droite. Cf. MAMERTIN, *Panégyrique de Maximien*, 2, 9, CUF, t. 1, p. 32 : « Semblables à ces jumeaux qui régnaient à Lacédémone (= les Dioscures Castor et Pollux), vous avez dans le gouvernement de l'État une part égale [...], spontanément vous faites ce partage, vous qui, au faite de la puissance, devez l'égalité du rang non point à la ressemblance des traits, mais à celle du caractère. »

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe



Dioclétien et Maximien Hercule, Bronze, Paris, Cabinet des médailles



Maxence, Skulpturensammlung, Staatliche Kunstsammlungen, Dresde

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe



a.



b.



c.

d.



e.



f.



g.

Monnaies de l'époque de Constantin :

a. & c. Constantin, la tête ornée du diadème (inscription : *Constantinus Magnus*) est celle du souverain universel qui a restauré l'unité de l'Empire.

b. & d. Constantin, la tête levée vers le ciel pour la prière (cf. Eusèbe, *Vie de Constantin* IV, 15 ; les médailles d'Alexandre le Grand dans la même attitude ont servi de modèle aux médailleurs).

e. *Labarum* écrasant un serpent : « *s(enatus) respublica cons(tantinus)* ».

f. Le dieu Soleil avec une croix ; g. Le Soleil accompagnant l'empereur.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe



Constantin à la fin de sa vie, bronze, Rome, musées capitolins, Palais des Conservateurs. Les trois fragments conservés (tête, main et globe) faisaient partie au Moyen Âge du patrimoine du palais épiscopal du Latran.

KÉDRÉDOS, un auteur byzantin du XI^e s., le décrit ainsi dans sa *Synopsis historiôn* (citée par B. Lançon, *Constantin (306-337)*, *op. cit.*, p. 29) : « Constantin le Grand était de taille moyenne ; il avait les épaules larges et la nuque épaisse, pour cette raison on le surnommait Gros cou (= "l'obstiné"). Il avait le teint rougeaud et les cheveux clairsemés et plats. Sa barbe était rare et ne couvrait son visage que par endroits. Son nez était passablement busqué, ses yeux étaient ceux d'un lion ; il était avenant et son visage était très serein. Il n'était que médiocrement lettré. Il se prévalait d'une continence parfaite à réprimer les appétits du ventre. Ce par quoi il évita de multiples maladies à son corps, dont la constitution fragile était minée par une lèpre qui, par de multiples disgrâces, lui donnait l'air sauvage. »

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe



Tête d'une statue colossale de Constantin, marbre, Rome, musées capitolins, cortile du Palais des Conservateurs.

Provient de l'abside ouest de la basilique de Maxence au Forum romain (achevée et inaugurée en 313 par Constantin) ; c'était sans doute initialement une statue de Maxence. Statue acrolithe dont les seules parties nues du corps étaient en marbre, alors que le reste, qui a disparu, était formé d'une structure portante en bois, masquée par un drapé en bronze doré ou en stuc. Sur le modèle des statues de Jupiter ; daté d'une période entre 313 (dédicace de la basilique par Constantin) et 324, date à laquelle apparaît le diadème sur les portraits de l'empereur (suggéré ici par plusieurs traces à la surface du marbre) ; la tête avec le cou mesure 2,60 m ; mélange d'hiératisme déjà byzantin et de réalisme romain.

Arc de Constantin, face nord, Rome, 315.

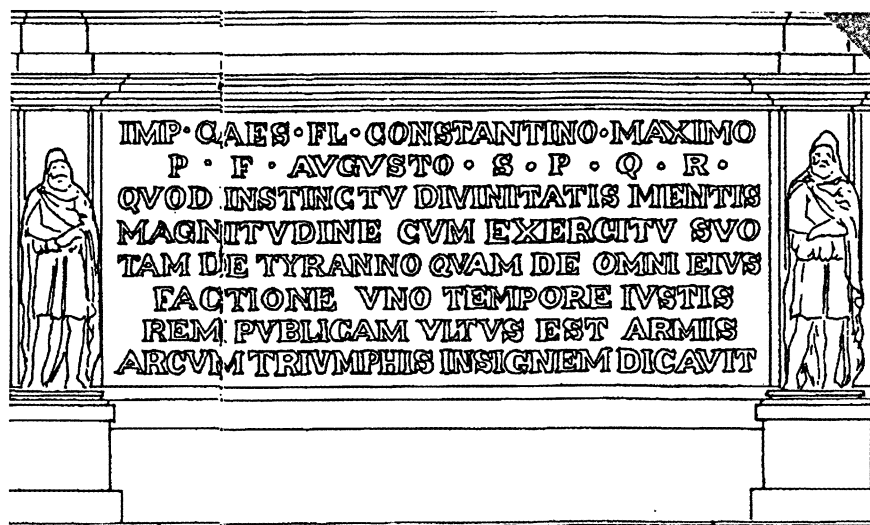
Consacré à l'occasion du dixième anniversaire du règne de Constantin, le 25 juillet 315, après une décision du Sénat de Rome prise au lendemain de la victoire du Pont Milvius ; érigé dans le voisinage du Colisée, à l'extrémité de la *via sacra* qui traversait le Forum, sur le parcours empruntée par Constantin et ses troupes lors de leur entrée dans la ville, qui était aussi le parcours des cortèges triomphaux entre le *Circus Maximus* et l'arc de Titus.



Basilique de Maxence et Constantin, Rome, Forum romain, début IV^e s.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

Arc de Constantin, inscription dédicatoire, Rome, 315 :



Imp(eratori) Caes(ari) Fl(audio) Constantino Maximo / P(io) F(elici) Augusto s(enatus)
p(opulus) q(ue) R(omanus) / quod *instinctu diuinitatis* mentis / magnitudine cum exercitu
suo / tam de tyranno quam de omni eius / factione uno tempore iustus / rem publicam ultus
est armis / arcum triumphis insignem dicauit

= « À l'empereur César Flavius Constantin le Très Grand, pieux, heureux, Auguste, le Sénat et le peuple romain ont dédié cet arc magnifique pour ses triomphes, car, *sous l'impulsion de la divinité* et par la grandeur de son esprit, il a, en un même temps, avec son armée vengé l'État tant du tyran que de tout son parti dans une juste guerre. »

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

Arc de Constantin, frise historique représentant la campagne de Constantin contre Maxence en 312 :

La prise de Vérone :



La bataille du pont Milvius :



Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

L'entrée triomphale de Constantin et de son armée dans la ville de



Au centre de la tribune des rostres sur le Forum romain, Constantin, dont la tête a disparu, harangue le peuple de Rome après sa victoire :



La *liberalitas* du prince : distribution d'argent au peuple (*congiarium*), qui a eu lieu le 1^{er} janvier 313 sur le Forum de César :



Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe



a.



b.



c.

a. Chrisme de Quiroga : plaque de marbre trouvée en Galice, conservée au Musée diocésain de Lugo (environ 400). Autour du chrismon central (*chi* et *rho* entrelacés, initiales grecques du mot *Christos*), flanqué de l'alpha et de l'oméga, l'inscription latine adresse cette admonition au lecteur : « L'or, pour toi, ne vaut rien ; argent pesant, arrière ! Il te vaut mieux briller de ton propre bonheur. »

b. Partie centrale de la mosaïque de la coupole du baptistère Saint-Jean à Naples (vers 400) : la croix monogrammatique en or dans un ciel bleu étoilé reçoit de la main de Dieu la couronne de la victoire.

c. Partie centrale d'un sarcophage conservé au musée Pio Cristiano, au Vatican ; la croix surmontée du monogramme du Christ, domine deux veilleurs auprès d'un tombeau ; elle est dominée par un aigle avec la couronne de lauriers de la victoire encadrée par deux colonnes : image de la victoire remportée sur la mort par le Christ dans sa Passion. La croix a pris la forme du *labarum*.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe

Ci-dessous : plaque funéraire, Vatican, musée Pio Christiano



Rome, église des Quatre-Saints-Couronnés, chapelle Saint-Sylvestre (XIII^e s.) :

Sous le Christ entouré des instruments de la Passion, de la Vierge, de saint Jean-Baptiste et des douze apôtres :

* l'empereur lépreux, qui a reçu de magiciens le conseil de faire mettre à mort des enfants (trois mille, dit la *Légende dorée*) pour trouver la guérison en se baignant dans leur sang, voit arriver les mères éplorées qui le supplient de renoncer à son projet ;

* endormi, Constantin voit lui apparaître saint Pierre et saint Paul qui l'invitent, pour guérir, à s'adresser à Sylvestre, évêque de Rome ;

* les messagers de l'empereur vont à la recherche de Sylvestre qui, pour échapper à la persécution du tyran Constantin, s'était retiré en ermite dans une grotte du mont Soracte.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe



* Constantin, guéri et baptisé par Sylvestre, fait donation au pape de la ville de Rome.



Arezzo, Piero della Francesca, *La Légende de la Sainte-Croix*, « Le songe de Constantin », entre 1452 et 1466 ; l'ange aux ailes déployées tend à Constantin une croix (qu'on voit à peine) qui répand sur la tente une lumière surnaturelle.

Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe



Arezzo, Piero della Francesca, *La Légende de la Sainte-Croix*, « la Bataille du pont Milvius » (détail).

La bataille est représentée comme une parade dépourvue de violence. Constantin tend la croix à Maxence comme un exorciste chassant Satan ; une grave lacune sur la partie droite de la fresque ne laisse plus que deviner la pointe du chapeau pointu de Maxence, semblable à celui de Constantin, et un fragment du buste et du bras droit ; le paysage central avec le Tibre est apaisé lui aussi comme si autre chose qu'une bataille entre deux armées humaines se déroulait dans cette scène qui bannit toute précision narrative (on ne voit pas le pont).
Ci-dessous : Johann Anton Ramboux, *La victoire de Constantin sous le signe de la Croix*, tableau pastiche datant de 1834/1841, Düsseldorf (qui a correctement interprété le personnage de Maxence).



Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe



Gianfranco Penni, *Baptême de Constantin* à Rome par le pape Sylvestre, Rome, musées du Vatican, *Stanze de Raphaël*, Chambre de Constantin.